

Ludovic GADBIN

« Lisez le séminaire de Lacan sur le transfert, c'est le Guide Michelin du transfert. » Jean Oury¹

**La métaphore de l'amour.
À propos du séminaire *Le Transfert*².**

Avant tout je souhaite exprimer mes plus vifs remerciements à Françoise Samson, pour la qualité et la chaleur de son accueil durant ces cinq années de travail. Elle nous a reçus de la façon la plus délicate et la plus attentionnée qui soit.

Il est des conditions de travail plus favorables que d'autres pour l'étude d'un séminaire qui se consacre autant au *Banquet*³ de Platon...

Préambule

Revenir sur ces cinq années de travail en cartel m'aura donné l'occasion de réfléchir sur ce qui me reste après coup du texte, des textes étudiés, et également de réfléchir sur ce dispositif singulier au sein duquel je me suis engagé, le cartel.

J'avais même espéré réussir à articuler ces deux champs – la lecture du texte et le dispositif du cartel – c'est-à-dire saisir comment et dans quelle mesure ils ont interagi l'un vis-à-vis de l'autre.

Après quelques spéculations stériles, il m'est apparu – au risque de complexifier davantage le problème – qu'il était sans doute nécessaire d'ajouter un troisième volet : la question aujourd'hui ne concerne plus seulement la lecture du texte et le dispositif du cartel, mais également la restitution du travail accompli, c'est-à-dire le texte que j'ai produit et que je vous présente à l'instant.

La question devient dès lors : comment s'articulent ces trois termes, lecture du texte, dispositif du cartel et production ?

¹ « Analyse structurale et métapsychologie », transcription d'une conférence improvisée le 5 juin 2008 à Paris VII, disponible sur Internet.

² Intervention issue du travail du cartel sur la lecture de séminaire de J. Lacan, *Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001.

³ Platon, *Le Banquet*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

Un élément de réponse est sans doute à rechercher du côté d'un certain transfert, le transfert de travail⁴ qui traverse selon des modalités différentes chacun de ces trois termes. Cette piste serait à approfondir...

Je laisse ouverte cette question ; peut-être la reprendrai-je ultérieurement.

Vie du cartel

Retour sur les circonstances de la mise en place du cartel : une porte s'ouvre sur l'École.

Ce travail témoigne d'une expérience de cartel ; je vais revenir sur son parcours, de sa mise en place jusqu'à aujourd'hui, dernier acte de cette épopée.

Lorsque Gisèle Sabatier, en 2013, m'a proposé de participer à la création d'un cartel, j'avais déjà engagé un rapprochement vis-à-vis de l'École ; je n'en étais pas encore membre et commençais à participer à quelques-unes de ses activités. J'ai tout de suite accepté cette offre, ravi ; j'avais bien alors l'intention d'intégrer un cartel, d'engager ma pratique dans un collectif, mais ne savais pas trop comment m'y prendre ; en fait je ne connaissais presque personne de l'École. Son offre présentait donc pour moi un double aspect : d'une part engager « un travail sérieux » et d'autre part faire un pas vers le collectif École, tout en ignorant dans quelle mesure cette démarche allait s'inscrire au sein de l'EpSF – j'étais bien loin alors de m'imaginer m'adresser à vous comme je le fais aujourd'hui... En revanche, une chose était sûre, je tenais à ce que la PLUS UNE fut membre de l'EpSF. D'emblée, il y avait donc dans ma démarche une adresse à l'École.

La suite s'est déroulée assez rapidement : nous nous sommes réunis Diane Ibled, Gisèle, Françoise Tardif et moi-même, avons décidé de la thématique de notre cartel ainsi que du nom souhaité de notre PLUS UNE. Nous avons demandé à Françoise Samson. Elle a accepté.

Fonctionnement

Les principes de fonctionnement de notre cartel furent assez rudimentaires : une rencontre mensuelle par leçon du séminaire.

Nous avons quelques rares fois dérogé à cette règle : soit que nos échanges cliniques nous obligeaient à reporter la lecture de la leçon au mois suivant, soit du fait de la lecture d'autres textes traitant de la question du transfert.

⁴ J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 236.

Notre travail a donc duré cinq ans, il s'est achevé en juin de cette année.

Péripéties et questionnements

Les péripéties concernent l'évolution de l'effectif de notre cartel.

Au bout d'à peu près d'une année, Gisèle nous a informé de son départ dans le Sud ; elle quittait le cartel. S'est alors posée la question de la poursuite de notre travail à trois PLUS UNE personne. Unanimement, nous avons choisi de ne pas l'interrompre. Notre désir de travail n'était manifestement pas profondément atteint par ce départ.

Quelque temps plus tard, à une date que je ne saurais préciser, une demande d'intégrer notre cartel nous a été formulée. Unanimement, à nouveau, nous avons tous préféré répondre défavorablement à cette demande.

Enfin, il y a un peu plus d'une année de cela, l'un des cartellisans a dû se mettre en retrait pour des raisons de santé, et ce, pour une durée indéterminée. À nouveau s'est posée la question de poursuivre ou non le travail engagé. Cette fois, les avis furent divergents : deux membres souhaitaient suspendre, un souhaitait poursuivre ; ce dernier a su se montrer persuasif, nous avons décidé de poursuivre le travail. Puis le membre en retrait nous a rejoint quelques mois plus tard.

Cette séquence appelle quelques questions. Nous avons pris cette décision sachant pertinemment qu'elle nous faisait sortir de fait du cadre formel du cartel tel qu'il est notifié par Lacan dans son Acte de fondation : le cartel se compose « de trois personnes au moins [...] PLUS UNE⁵ ». Cela signifie simplement que durant quelques mois, ce groupe n'était plus un cartel.

Le souci, parce que de mon point de vue, cela fait souci, c'est que je ne saurais dire en quoi ne plus faire cartel est venu modifier la teneur de notre travail. Encore une question que je laisserai ouverte...

La lecture du séminaire Le Transfert

Je ne reprendrai pas l'ensemble du séminaire ; juste en rappeler la construction générale : Lacan y consacre ses premières leçons à l'étude du *Banquet* de Platon, puis articule et développe la question du désir de l'analyste.

⁵ J. Lacan, « Acte de fondation », *op. cit.*, p. 229.

J'ai fait le choix de partager avec vous ma lecture de l'une des questions mises au travail dans le commentaire du *Banquet* : ce que Lacan nomme *la métaphore de l'amour*.

Le Banquet

Pour rappel, le banquet réunit plusieurs hommes (Phèdre, Pausanias, Éryximaque, Aristophane, Agathon chez qui cette réunion se déroule, ainsi que Socrate). On y boit et on y parle, chacun s'exprimant sur un thème choisi. En l'occurrence, chacun aura à produire un discours sur l'amour.

Et, alors que tous les discours ont été prononcés, surgit Alcibiade en état d'ébriété avancée. Bousculant l'ambiance de cette assemblée et plus encore la règle de son fonctionnement, il se lance dans un propos exprimant ses sentiments vis-à-vis de Socrate. Alcibiade est un amoureux blessé, blessé par l'attitude de Socrate qui a refusé de lui révéler son désir.

Il convient de préciser qu'Alcibiade avait été l'aimé de Socrate et qu'au moment où se tient le banquet, c'est à Agathon que revient cette place vis-à-vis de Socrate.

Dans son séminaire, Lacan interroge la logique de l'ouvrage et distingue deux temps : le premier réunissant l'ensemble des contributions de chacun, dont il tire notamment la notion de *métaphore de l'amour*, le second portant sur l'épisode de l'entrée en scène d'Alcibiade et de la partie qui s'engage entre Socrate et lui. Notons que cet épisode vient illustrer, vient mettre en acte, justement la métaphore de l'amour qui va nous intéresser à présent.

La métaphore de l'amour, introduction par Phèdre

Fidèle à sa façon de procéder, Lacan engage cette année de séminaire (1960-1961) par une critique sévère vis-à-vis de ce qu'il désigne comme les dérives de la psychanalyse. Ainsi, à l'intersubjectivité très en vogue à l'époque, il oppose l'articulation de « la fonction du désir dans l'appréhension de l'autre⁶ », notamment telle que Socrate la promeut à partir du couple *érastès-érôménos*. Pour rappel, en effet, Socrate ne cesse de soutenir qu'il ne sait rien, à l'exception de ce qui concerne les choses de l'amour. Plus précisément, il prétend savoir reconnaître l'amant (*érastès*) de l'aimé (*érôménos*).

Précisons dès à présent que l'utilisation des termes amant-aimé, désirant-désiré (ou désirable), connaîtra une évolution au cours du

⁶ J. Lacan, *Le Transfert*, op. cit., p. 68.

séminaire dans le sens d'une stabilisation. C'est-à-dire que l'amant deviendra le désirant et l'aimé le désiré. Pour des raisons de clarté, je préfère dès à présent utiliser le couple désirant-désiré.

Les questions posées par le couple *érastès-érôménos* sont de première importance ; d'une part elles traversent l'ensemble du commentaire de Lacan et d'autre part, elles intéressent particulièrement les Dieux !

Il s'agit donc avec Socrate de reconnaître le désirant du désiré et plus encore d'articuler ces deux places.

Ce dernier point est posé dès le début du banquet par le discours de Phèdre. Il y est question de ce que les hommes sont prêts à réaliser au nom de l'amour, du point jusqu'où ils sont capables d'aller, soit, pour certains, jusqu'à leur propre sacrifice, au risque de pénétrer au sein du champ de l'entre-deux-morts⁷.

Les Dieux sont si sensibles à ces dispositions humaines qu'ils cherchent à définir lequel, parmi ces humains, se montrera, par son acte, le plus digne.

Trois illustrations nous sont proposées (Orphée, Alceste et Achille) ; je ne m'attarderai que sur Alceste et Achille.

Alceste, nous explique Phèdre, est la seule personne à consentir « à mourir pour son époux, alors qu'il avait son père et sa mère, et son amour dépassa de si loin leur tendresse qu'elle les fit apparaître étrangers à leur fils⁸ ». Lacan souligne qu'elle vient prendre la place de son mari, qu'elle vient s'y « substituer dans la mort⁹ ». On notera, outre ce mouvement de substitution, de métaphore, qu'Alceste est ici en position d'*érastès*, de désirante.

Autre est la démarche d'Achille : « Prévenu par sa mère qu'il mourrait, s'il tuait Hector, et qu'il reverrait son pays, s'il ne le tuait pas, et y finirait sa vie, chargé d'années, il préféra résolument secourir son amant, Patrocle¹⁰ ». On notera qu'Achille, lui, est en position d'*érôménos*, de désiré.

Lacan repère que la démarche d'Achille diffère de celle d'Alceste en deux points. Premièrement Achille ne vient pas à la place de, mais à la suite de, Patrocle étant déjà mort ; substitution certes, mais d'une autre nature. Deuxièmement, c'est en qualité de désiré qu'Achille offre sa vie, ce

⁷ *Ibid*, p. 61.

⁸ Platon, *Le Banquet*, *op. cit.*, pp. 38-39.

⁹ J. Lacan, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 61.

¹⁰ Platon, *Le Banquet*, *op. cit.*, p. 39.

qui, du point de vue des dieux, rend son acte d'autant plus admirable : « Si réellement les dieux honorent hautement la vertu inspirée par l'amour, ils admirent, ils aiment, ils comblent encore davantage le dévouement de l'ami pour l'amant que celui de l'amant pour son ami¹¹. »

En d'autres termes, Achille, désiré, s'est comporté comme un désirant; c'est donc à ce niveau qu'intervient la substitution : non pas, comme pour Alceste la substitution de son aimé, mais celle qui fait passer Achille du statut de désiré à celui de désirant. D'*érôménos* il devient *érastès*.

Le mythe de Lacan

« La main qui s'avance pour atteindre le fruit quand il est mûr, pour attirer la rose qui s'est ouverte, pour attiser la bûche qui s'allume soudain¹². »

Lacan invente un mythe dans ce séminaire. Il s'agit, par le mythe, d'approcher « l'inexplicable du réel¹³ », et l'inexplicable dont il est question ici, c'est « que quoi que ce soit réponde au désir¹⁴ ».

Pour ce faire, Lacan nous propose donc un mythe qu'il complète tout au long de cette année de séminaire.

Il poursuit : « Cette main qui se tend vers le fruit, vers la rose, vers la bûche qui soudain flambe, son geste d'atteindre, d'attirer, d'attiser, est étroitement solidaire de la maturation du fruit, de la beauté de la fleur, du flamboiement de la bûche. Mais quand, dans ce mouvement d'atteindre, d'attirer, d'attiser, la main a été vers l'objet assez loin, si du fruit, de la fleur, de la bûche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la vôtre, et qu'à ce moment c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit, ouverte de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe – alors, ce qui se produit là, c'est l'amour¹⁵. »

La métaphore de l'amour

On entend bien que de ces deux productions (le discours de Phèdre et le mythe de Lacan) se dégage une articulation entre le couple désirant-désiré d'une part et l'amour d'autre part.

¹¹ *Ibid.*

¹² J. Lacan, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 68.

¹³ *Ibid.*, p. 70.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 69.

Du couple *érastès-érôménos* Lacan précise que l'*érastès*, en tant que sujet de désir, est marqué par le manque, manque dont il ignore la nature et que l'*érôménos* est détenteur, lui, d'un objet dont il ignore également la nature.

Il n'y a bien sûr nulle coïncidence entre les deux, « ce qui manque à l'un n'est pas ce qu'il y a, caché, dans l'autre¹⁶ », mais « moment de bascule, de retournement où de la conjonction du désir avec son objet en tant qu'inadéquat, doit surgir cette signification qui s'appelle l'amour¹⁷ ». Ainsi précise-t-il, « c'est en tant que la fonction de l'*érastès*, de l'aimant, pour autant qu'il est le sujet du manque, vient à la place, se substitue à la fonction de l'*érôménos*, l'objet aimé, que se produit la signification de l'amour¹⁸ ».

Et c'est cette opération que Lacan nomme la métaphore de l'amour.

Ainsi, lorsqu'Achille vient à la suite de Patrocle, qu'il agit en qualité de désirant alors qu'il en était son désiré, cette substitution, ce passage de l'un à l'autre est perçu par les dieux comme la plus grande expression de l'amour.

Ainsi en est-il de même lorsque la main se tend vers la bûche qui prend feu et qu'une autre main en surgit, en réponse.

Alcibiade, Socrate, Agathon, la métaphore de l'amour en acte

Alors que Socrate, par la voix de Diotime, vient d'achever son discours, surgit Alcibiade, ivre. Il intervient dans le cours du banquet et en change les règles : l'éloge ne doit plus concerner l'amour mais la personne assise à la droite de celui qui s'exprime.

Les autres convives s'étant déjà chacun prononcés, il lui revient d'engager son discours qui concernera donc son voisin de droite, en l'occurrence Socrate, qui, je le répète, fut son premier amant.

Alcibiade engage donc son propos, et, dans les termes les plus crus qui soient, explique à quelles difficultés il s'est heurté afin de faire en sorte que Socrate accepte de lui révéler son désir. Mais malgré l'intensité et l'insistance de ses relances, Socrate demeure impassible.

¹⁶ *Ibid.*, p. 53.

¹⁷ *Ibid.*, p. 47.

¹⁸ *Ibid.*, p. 53.

Alcibiade procède par comparaison : il dépeint Socrate sous les traits du satyre de Marsyas ou des silènes¹⁹, figures qui possèdent chacune une caractéristique.

Le satyre de Marsyas est en effet passé maître dans l'art de la flûte, et par son talent, il charme quiconque l'entend, tout comme le fait Socrate par sa parole.

Quant aux silènes, Alcibiade précise qu'ils détiennent en eux, cachées, des statues de dieux, en l'occurrence les plus belles. Ainsi, en Socrate se trouve un trésor : « Je ne sais si quelqu'un a vu les beautés qui sont en lui ; mais je les ai vues, moi, et elles m'ont paru si divines, si éclatantes, si belles, si merveilleuses qu'il n'y a pas moyen de résister à ses volontés²⁰. »

Lacan reprend les termes de ce discours en y repérant les coordonnées de l'objet ; objet dont on ignore somme toute la nature mais dont on peut mesurer les effets : « Objet de convoitise unique²¹ », « piège à dieux²² », les expressions se multiplient...

Par ailleurs, de par son attractivité, l'*agalma*, puisque tel est le terme retenu par Lacan, déplace le curseur : dans le discours d'Alcibiade, on perçoit bien que ce n'est plus la beauté de Socrate qui prime mais ce qu'il y a à l'intérieur ; la beauté, si essentielle dans le monde grec, n'est donc plus la valeur première.

En cet *agalma*, ou *agalmata* au pluriel, Lacan situe toute la thématique de l'objet partiel, de l'objet du désir qu'il nomme à ce moment objet a²³, qui ne deviendra que plus tard objet cause du désir.

On repère ainsi de façon très claire, à partir de l'effet de vacillation que produisent en lui les *agalmata* de Socrate²⁴, la position d'*érastès* d'Alcibiade qui, je le répète, était auparavant son *érôménos* ; les conditions se trouvent dès lors réunies pour que se produise l'avènement de l'amour.

Ainsi, l'*agalma*, l'objet a se situe-t-il au cœur de la question de l'amour, c'est-à-dire qu'il est le levier grâce auquel « le sujet avec lequel, entre tous, nous avons le lien d'amour, est aussi l'objet de notre désir²⁵. »

¹⁹ Satyre et silène sont des créatures sylvestres de la mythologie grecque, mi-homme mi-bête.

²⁰ Platon, *Le Banquet*, *op. cit.*, p. 78.

²¹ J. Lacan, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 164.

²² *Ibid.*, p. 175.

²³ *Ibid.*, p. 181.

²⁴ *Ibid.*, p. 165.

²⁵ *Ibid.*, p. 179.

Telle est donc la position d'Alcibiade. Qu'en est-il de celle de Socrate?

Lacan résume la position de Socrate de la façon suivante : « C'est parce que Socrate sait, qu'il n'aime pas²⁶. »

Arrêtons-nous un instant sur ce propos et penchons-nous sur la logique qui préside au refus de Socrate de se dévoiler, de révéler son désir pour Alcibiade.

Socrate, je l'ai déjà rappelé prétend ne rien savoir, à l'exception de ce qui concerne l'amour. Et donc il sait quelque chose qui vient en contradiction avec l'éloge d'Alcibiade qui percevait en lui les *agalmata* : il n'y a rien en lui, ni objet de désir, ni quoi que ce soit qui soit aimable, ni trésor. « Là où tu vois quelque chose, je ne suis rien²⁷ », lui rétorque-t-il.

Avec plus d'insistance encore, Lacan souligne l'importance du creux, du vide intérieur, comme l'essence même de la position de Socrate.

Dès lors Socrate se refuse premièrement à endosser le rôle de l'*érôménos*, du désirable, et donc, deuxièmement, à réaliser la métaphore de l'amour, raison pour laquelle Lacan avance que c'est parce qu'il sait, qu'il n'aime pas.

Une question se pose : nous venons d'établir avec Lacan que Socrate refusait la place de l'*érôménos*, ce qui induisait de fait l'impossibilité de la réalisation de la métaphore de l'amour. Mais pour autant, en quoi ne pas réaliser cette métaphore l'empêche-t-il de révéler son désir?

S'agirait-il d'associer révélation du désir et réalisation de l'amour ?

Je laisserai pour l'instant cette question ouverte.

Enfin, une dernière remarque à propos de la réponse de Socrate à Alcibiade.

Le premier point à noter, c'est le refus de Socrate d'entrer dans le jeu d'Alcibiade ; il lui répond ailleurs, sur un autre plan, dans le sens d'une interprétation : tu as pris la parole « dans l'unique but de jeter la brouille entre Agathon et moi, en prétendant que je dois t'aimer et n'aimer que toi, et qu'Agathon doit être aimé de toi, et de toi seul²⁸ ». Ainsi, reprend Lacan, tout le discours d'Alcibiade décrivant par le détail les aléas et les impasses de leur relation (à Socrate et à lui, Alcibiade) n'était pas adressé à Socrate,

²⁶ *Ibid.*, p. 188.

²⁷ *Ibid.*, p. 189.

²⁸ Platon, *Le Banquet*, *op. cit.*, p. 84.

mais visait un troisième homme, absent du discours, mais bien présent dans l'auditoire, Agathon : « Tout ce que tu me dis là à moi, c'est pour lui²⁹. »

On repère, dit Lacan, comment, par son intervention, Socrate introduit la dimension du symbolique par une sortie de la stricte relation duelle imaginaire et de sa capture. Et ainsi, par l'introduction d'un troisième terme, par ce recours au symbolique, il lui désigne où est son désir³⁰.

Et c'est cette désignation d'un ailleurs, d'un autre non mentionné mais désiré, qui constitue notre second point : Lacan associe l'intervention de Socrate à celle de l'analyste qui répond au principe de désigner l'amour d'Alcibiade « comme amour de transfert et de le renvoyer à son véritable désir³¹ ». Ainsi la position de Socrate renvoie-t-elle à celle de l'analyste, centrée, à partir de ce séminaire et jusqu'à la fin de l'enseignement de Lacan, autour de la question du désir de l'analyste.

Paris, le 10 novembre 2018.

²⁹ J. Lacan, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 465.

³⁰ *Ibid.*, p. 215.

³¹ *Ibid.*, p. 216.